

JULIE FUSTER

LA FEMME COUPÉE EN DEUX

roman



LE QUARTANIER

LE QUARTANIER
C.P. 47550, CSP Plateau Mont-Royal
Montréal (Québec) H2H 2S8
www.lequartanier.com

PARTIE I

Cité des gones

CHAPITRE 1

LOUISE OBSERVAIT LA FEMME QUI TRAVERSAIT à pas lents le parvis de la mairie, tenant d'une main les pans de sa robe de velours pourpre. On l'aurait dit habillée d'un rideau de théâtre.

« Pourquoi avoir fait tout ce chemin depuis l'Angleterre ? » pensa-t-elle. La femme, sa mère, avait été invitée au mariage uniquement parce que la famille paternelle de Louise ne reconnaissait pas les divorces, et la considérait donc toujours comme l'épouse de son père. Voilà des années que Nadia continuait à recevoir des faire-part l'invitant aux fêtes du clan Vidal, mais jamais elle n'avait daigné y apparaître ; jusqu'à ce jour.

Louise sortit de l'ombre du platane et s'arrêta dans la lumière dorée de l'après-midi. Sa mère fit un petit « oh ! » silencieux, puis elle s'approcha, sa poitrine se baladant de gauche à droite sous sa robe, car elle n'avait visiblement pas jugé utile de porter un soutien-gorge. Le mouvement de ses seins répondait à celui de la natte filée de blanc qui balayait son dos. Lors de leur dernière rencontre deux ans plus tôt, pensa Louise, les

cheveux de Nadia étaient encore d'un noir de jais. Elle tendit sa joue pour se laisser embrasser et une odeur familière d'orchidée musquée la submergea, en même temps que l'évidence s'imposait à son esprit : si Nadia avait fait tout ce trajet, c'était pour elle. Pour la voir, elle.

— Comme vous vous ressemblez, maintenant ! s'exclama grand-mère Gilberte. On dirait des jumelles !

Nadia rit et se plaça à côté de Louise. Elle se tenait si proche que les fibres du velours rouge piquèrent la peau de Louise à travers la soie bleue de sa robe. Bien qu'elles fussent toutes les deux plutôt grandes, Louise n'avait pas hérité de la maigre silhouette caractérisant sa branche maternelle, les Chevalier, mais des hanches larges et des épaules fines des femmes de la famille Vidal. Elle était blonde, contrairement à Nadia, qui avait par ailleurs le front dégagé, alors que l'implantation des cheveux de Louise traçait une sinuosité légère sur l'avant de son crâne. Cette forme délicate, presque un épi, était mise en valeur ce jour-là par une couronne de gypsophiles, qu'elle avait ajoutée au dernier moment à sa tenue. Manifestement, grand-mère Gilberte perdait la tête : Louise et Nadia ne se ressemblaient pas, et leurs différences n'avaient jamais été aussi criantes.

Au loin les cloches de l'église retentirent, et l'ad-jointe apparut sur les marches de la mairie pour inviter l'assistance à entrer dans la salle des mariages. Louise s'installa au premier rang à côté de son père, de sa tante et de sa grand-mère, sur les chaises réservées à la famille d'Antoinette, la mariée. Nadia, elle, resta debout au fond de la salle. Durant la cérémonie, chaque

I. CITÉ DES GONES

fois que Louise se retournait, Nadia faisait les cent pas, l'étoffe de sa robe flottant d'un bout à l'autre de la pièce.

Après que le couple fut ressorti, on forma un cortège pour parcourir à pied les deux rues qui séparaient la mairie de l'église Saint-Polycarpe. Nadia saluait à la ronde, demandait des nouvelles des absents. Elle se montrait amicale, chaleureuse, avec tous ces gens qu'elle avait pourtant passé son temps à éviter au cours de la douzaine d'années qu'avait duré son mariage.

À l'église, d'autres amis des mariés se joignirent aux proches, et Louise s'empêtra dans les effusions et les embrassades. Quand elle chercha de nouveau Nadia du regard, elle ne la trouva pas et se demanda comment il était possible de disparaître lorsqu'on était affublée d'un vêtement aussi voyant.

— Ta mère est partie se promener, souffla tante Alice. Elle m'a dit qu'elle voulait profiter du beau temps.

Tante Alice prenait soin de ne laisser transparaître aucun jugement dans sa voix. Louise haussa les épaules. L'image de sa mère parcourant la campagne dans sa robe grotesque lui fit honte, si bien qu'une fois la messe achevée, elle se refusa à s'inquiéter et ne chercha pas à savoir comment Nadia regagnerait la fête.

La réception se tenait dans la maison de tante Alice, une belle demeure en pierres de Couzon, recouverte d'une gigantesque vigne vierge, parfaite pour le mariage bohème désiré par Antoinette, la cousine de Louise, et son nouvel époux, Peter. C'était une propriété magnifique, dont la noble ancienneté suggérait qu'elle appartenait aux Vidal depuis des générations, bien que tante

Alice ne l'eût acquise que trois ans plus tôt, à la suite du décès de son mari. On roula de longues minutes sur le chemin terreux qui y menait, puis les invités sortirent des voitures en poussant des cris d'admiration. Louise, en habituée, aida à mettre en place le buffet sur la terrasse pendant que les frères du marié montaient un barnum de toile cirée destiné à protéger la piste de danse de la pluie torrentielle annoncée depuis le début de la semaine. Le ciel était pourtant dégagé et prenait cette teinte indigo des soirées de l'arrière-pays lyonnais.

Une rumeur circulait parmi les convives, disant que Nadia était revenue, qu'elle avait fait le chemin à pied depuis la colline voisine et qu'elle était apparue d'un coup de derrière un bosquet. Louise finit par la repérer qui dansait avec deux adolescents, une coupe de champagne à la main. Elle avait remplacé ses chaussures à talons par une paire de sandales en cuir dévoilant des pieds non manucurés, et même un peu boueux. « On n'est pas à Bristol, se dit Louise. Ici, tu passes au mieux pour une sorcière, au pire pour la folle de la famille. »

Leurs regards se croisèrent et Louise détourna la tête. Sa mère ne paraissait pas avoir conscience que les deux jeunes hommes avec qui elle se trémoussait – Baptiste et Henri, ses neveux par alliance – venaient d'intégrer un groupuscule de droite radicale ; Frédéric, le père de Louise, les avait vus le mois dernier dans le centre-ville de Lyon, rue de la République, en compagnie d'une bande de crétins qui fomentait on ne savait quoi... Louise se demanda comment sa mère pouvait

I. CITÉ DES GONES

ignorer les cheveux coiffés en arrière de Baptiste et Henri, les croix qui rebondissaient sur leurs poitrines. C'en était presque drôle : Nadia, l'artiste aux grandes valeurs humanistes qui se dandinait avec des apprentis nazillons ! Il était cependant concevable qu'elle sût parfaitement ce qu'elle faisait. Pour amuser Louise et créer une connivence avec elle, Nadia était capable de jouer cette comédie. Mais Louise n'avait aucune envie d'être le public de ce spectacle absurde, et encore moins de regarder sa mère tenir le rôle de la fausse ingénue. Si Nadia voulait passer du temps avec elle, la stratégie n'était pas la bonne, elle était même très mal pensée.

Agacée, Louise sortit du chapiteau pour rejoindre sa meilleure amie, qui fumait une cigarette en compagnie d'Antoinette. Cela faisait quelques années que leur trio n'avait pas été réuni. Louise, Antoinette et Marina avaient fréquenté les mêmes établissements scolaires jusqu'à leur adolescence, et pendant longtemps elles avaient été traitées en grappe pour les trajets et les activités du week-end. En ce jour solennel, Antoinette saisissait toutes les occasions pour être avec Louise et Marina et commenter le déroulement de la fête, abandonnant Peter à leurs amis, comme si elle cherchait un soutien profond, archaïque, qu'elle ne trouvait qu'auprès d'elles.

Louise surveillait le barnum du coin de l'œil. La pluie ne venait pas et les pans de toile avaient été relevés afin d'éviter l'étuve. Nadia se dandinait et quelque chose dans son corps semblait désaxé. Avec les années, elle avait l'air de moins en moins française, de plus en

plus étrangère. Au-delà de ses cheveux blanchissants et de sa robe extravagante, cette altération s'incarnait dans son corps, qui paraissait plus fluide, moins discipliné que celui des autres femmes, en particulier des femmes Vidal. À un moment, elle éclata de rire et, dans une sorte de flash, Louise se demanda si Nadia et elle finiraient la soirée assises côte à côte à l'une des tables en fer forgé du jardin. Accoudée à la nappe blanche, Nadia chuchoterait à l'oreille de Louise qu'elle les avait bien eus, les deux nazillons, qu'elle s'était bien foutue de leurs gueules ! Autour d'elles, la musique, ses basses sourdes, résonnerait dans les collines, à des kilomètres. Deux conspiratrices dans la campagne des monts d'Or plongée dans l'obscurité. Était-ce ce qu'espérait Nadia ?

Sur la piste, des jeunes filles exécutaient une chorégraphie tout en roulements de bassin, les bras en l'air. Nadia les copiait, luttait pour suivre le rythme, exagérant son essoufflement pour alimenter l'hilarité des spectateurs. Même Antoinette et Marina riaient. Louise les ignora et essaya de localiser son père. Il n'était ni dans le barnum ni parmi les adultes qui discutaient sur la pelouse. Elle ne le vit pas non plus sur la terrasse où le buffet occupait les invités. La pièce montée était sur le point d'être servie.

— C'EST LA RÉUNION des artistes ?

Sans que Louise l'ait remarqué, Nadia avait quitté les danseurs et s'était mêlée au petit groupe qu'elle formait avec Antoinette et Marina. Son visage était rougi

I. CITÉ DES GONES

par l'excitation, des mèches éparses s'échappaient de sa tresse, et elle sentait fort la transpiration, ce qui n'empêcha pas les deux amies de l'embrasser. Marina avait beau connaître le ressentiment que Louise nourrissait à l'égard de sa mère, elle devenait mielleuse dès qu'elle la voyait. Quant à Antoinette, qui n'avait pas parlé à sa tante depuis presque dix ans, elle était flattée que la grande dramaturge honore son mariage de sa présence.

— Toujours à brûler les planches ? demanda Antoinette.

Nadia passa une main sur son crâne pour dompter ses cheveux en bataille.

— Oh, ça ? dit-elle en indiquant la piste de danse.

— C'était impressionnant, dit Antoinette.

— Ne te fous pas de moi. J'ai arrêté de monter sur scène il y a quelques années, comme tu viens de le voir.

— Alors tu ne travailles plus ?

— Je m'en tiens à mon rôle de metteur en scène. C'est bien mieux comme ça.

Elle avait ce petit accent anglais qui arrondissait les « r » comme s'ils étaient enrobés de sucre.

— Tu ne dis pas « metteuse en scène » ? demanda Marina. Ça n'est pas un gros mot.

Nadia lui attrapa l'épaule.

— C'est un peu moche, non ? Ça sonne comme « menteuse en scène » !

— Pas plus que « menteur en scène ».

— Si c'est par ce genre de revendication que vous

comptez faire avancer le féminisme, dit Nadia avec un sourire, c'est faible.

Ses amies auraient semoncé n'importe qui d'autre ayant formulé une telle remarque, pensa Louise, mais elles restèrent silencieuses, et Nadia passa à autre chose, évoqua sa dernière tournée avec *Poupée volée*, jetant ça et là des mots prononcés à l'anglaise. Louise découvrit ainsi que sa mère venait de recevoir un prix prestigieux, qui lui avait valu une somme d'argent conséquente. Cet argent, ajouta Nadia avec férocité, avait à peine suffi à rembourser les investissements qu'avaient nécessité les spectacles. Louise se demanda comment sa mère, panier percé notoire, s'était débrouillée pour les obtenir en premier lieu, ces investissements, mais déjà la conversation déviait vers les deux filles.

Nadia voulut tout savoir sur les cours de chant lyrique qu'Antoinette dispensait dans une école privée de la banlieue de Vienne, en Isère, puis elle s'enquit de la situation de Marina. À vingt-cinq ans, elle venait de s'installer comme encadreur d'art dans le quartier des antiquaires, en plein cœur de la Presqu'île lyonnaise.

— C'est eux, tes clients, dit Nadia, en désignant du menton la maison de tante Alice, où étaient réunies quatre générations de Vidal. Donne-moi tes cartes de visite, je n'aurai pas de scrupule à les faire circuler, moi.

Marina fouilla dans son sac à main, pouffant comme une petite fille, et en sortit deux vieilles cartes abîmées. Elle les tendit à Nadia, qui lui lança un regard réprobateur.

— Je reviens, dit Marina.

I. CITÉ DES GONES

Elle partit d'un pas empressé vers sa voiture garée en contrebas. Nadia se tourna vers Louise.

— Et toi, à la Fondation... tu vas donner du travail à Marina ?

C'était la première fois de la journée que Nadia s'adressait directement à Louise, et sa question lui fit l'effet d'une lame très affûtée perforant son nombril.

— Ce n'est pas moi qui choisis les sous-traitants.

— Oh, tu sais comment ça marche. Tu glisses un petit mot à quelqu'un, tu laisses infuser l'idée, tu reviens à la charge...

Nadia adressa un clin d'œil à Antoinette, qui éclata de rire. Louise voulut sourire, mais elle sentit son visage se tordre en une moue sarcastique.

— En tout cas, enchaîna Nadia, qui aurait pensé que la famille Vidal compterait un jour autant d'artistes dans ses rangs ?

— C'est vrai que ce n'est pas le genre de la maison, gloussa Antoinette. C'est plutôt médecins, avocats et compagnie.

— Et quelques ingénieurs, dit Louise.

— Finalement, la culpa Nadia, il n'y a que vous deux, comme artistes. Antoinette et Louise. La génération dorée !

— Seulement Antoinette, corrigea Louise. En ce qui me concerne, je suis plutôt de l'autre côté de la barrière.

— Je n'ai pas trop compris ce que tu faisais à la fondation Hawthorne, dit Antoinette. Tu aides les artistes ?

— Elle organise les expositions, dit Nadia.

La femme coupée en deux

— Plus maintenant. Ça, c'était l'année dernière, répondit Louise.

Elle s'abstint de mentionner qu'en sa qualité d'assistante, on ne pouvait pas vraiment dire qu'elle avait organisé quoi que ce fût. Maintenant, je suis dans les réserves, je m'occupe de l'inventaire.

— Quelle chance ! s'exclama Antoinette. Tu dois voir des choses incroyables.

Louise balaya l'image de la petite salle en sous-sol où elle s'enfermait cinq jours par semaine, et où s'empilaient boîtes et cartons poussiéreux.

— Oui, c'est vrai, dit-elle en regardant Antoinette. La Fondation a beaucoup de dessins, des œuvres fragiles qui ne peuvent pas être exposées en permanence. Cette semaine, par exemple, j'ai rangé des dessins de Marie Laurencin.

— Je ne suis pas sûre de connaître..., dit Antoinette.

— Une grande peintre du vingtième siècle, dit Nadia avant même que Louise n'ouvre la bouche. La Cézanne de son époque, en femme.

— Pas exactement, commença Louise.

— Incroyable ! l'interrompit Antoinette. Et donc qu'est-ce que tu fais des dessins ?

— Je les mesure, je les classe, je leur donne un numéro d'inventaire et je regarde s'ils ont besoin d'une restauration. Isadora Hawthorne avait une sorte de collectionniste aiguë. Elle achetait quantité d'œuvres, qu'elle stockait dans des caisses sans les trier, si bien qu'à l'heure actuelle on ne sait pas exactement combien d'œuvres possède la Fondation. Et donc je compte ! Je

I. CITÉ DES GONES

passe mes journées à mesurer et à compter. C'est de la gestion pure et dure.

Nadia tiqua.

— De la gestion ?

— De la muséologie, si tu préfères, dit Louise, regardant toujours sa cousine.

Louise aurait voulu copier le ton joyeux qu'Antoinette et Marina avaient utilisé pour parler de leurs carrières, et elle ne comprenait pas pourquoi lui venait contre sa volonté ce petit accent hautain. Elle était fière de son travail et avait l'habitude de l'expliquer à des néophytes. Dans ces cas, elle savait qu'il valait mieux dire les choses simplement. C'était une manière de se protéger contre les réactions qu'elle ne manquait pas de susciter dès qu'on apprenait qu'elle travaillait pour une fondation d'art contemporain : il y avait ceux (généralement des hommes) qui attendaient avec un sourire narquois qu'elle emploie un terme un peu trop théorique pour ensuite l'imiter en prenant une inflexion bourgeoise, et il y avait celles (généralement des femmes) qui croyaient la soutenir en disant des âneries. Une amie de la famille lui avait fait le coup quelques heures plus tôt en voulant lui montrer qu'elle avait des connaissances en histoire de l'art et s'était embourbée dans une apologie boiteuse du *Carré blanc sur fond blanc* de Malevitch.

— Louise a une âme d'artiste, dit Nadia à Antoinette. Souviens-toi de ses dessins, quand elle était petite.

— C'est vrai, se rappela Antoinette. Toujours à traîner son carnet partout !

La femme coupée en deux

— Il fallait le lui arracher des mains pour qu'elle vienne à table !

Nadia ferma les yeux, nostalgique d'un temps ancien.

— Je me souviens de la première fois qu'elle m'a dit vouloir être une artiste. Elle avait cinq ans et elle était montée sur scène après une de mes représentations. Elle m'avait dit : « Quand je serai grande, c'est moi qui ferai les décors. Je serai une artiste ! » Tu te souviens, Louise ?

— Pas du tout.

Louise s'adressa à sa cousine.

— Je pense qu'elle me confond avec quelqu'un d'autre.

Antoinette sourit, comme si elle assistait à une douce manifestation de complicité familiale. Louise ne put s'empêcher de passer une main sur son estomac. Il la brûlait, elle digérait mal la terrine de gibier servie au buffet. Nadia fit tourner son poignet en l'air et ses bracelets métalliques tintèrent les uns contre les autres.

— Moi, je prédis que Louise va vite quitter cette mentalité de gestionnaire et redevenir l'artiste qu'elle a toujours été !

Antoinette eut un hoquet et jeta un regard rapide à Louise, qui voulut répondre, mais déjà Marina revenait du parking, ses cartes de visite à la main. Elle tendit le paquet à Nadia, et les deux femmes reprirent leur conversation là où elles l'avaient laissée. Marina expliqua qu'elle privilégiait les relations avec les petites galeries et les particuliers.

I. CITÉ DES GONES

— Peut-être que, plus tard, dit-elle, je ferai appel à Louise. C'est vrai que la fondation Hawthorne pourrait être un client intéressant.

Nadia eut un air satisfait. Antoinette s'éclipsa, hélée par Peter depuis le perron de la maison. Louise assista en silence au conciliabule de sa mère et de sa meilleure amie, à leurs rires et à leurs confidences. Bientôt, on demanda à tout le monde de se regrouper pour le service de la pièce montée, et Louise et Nadia furent de nouveau séparées.

VERS UNE HEURE DU MATIN, un cousin proposa à Louise de la déposer à Lyon en voiture et elle accepta. Dans la cuisine où elle cherchait son père, elle reconnut une vieille amie de la famille, Laura Mayant. Quand Louise était petite, ses parents parlaient toujours de leur amie en utilisant son patronyme complet, et Louise avait pris ce pli. Elle se demanda ce que Laura Mayant fabriquait au mariage d'Antoinette, puis cette pensée fut balayée par une surprise bien plus importante : elle se tenait entre Frédéric et Nadia. Son père et sa mère, ensemble, dans la même pièce, dans la même discussion. C'est Nadia, bien sûr, qui monopolisait la parole, détaillant la composition d'une sorte de tourte en sauce dont Louise comprit que c'était un plat traditionnel de Bristol. Louise embrassa son père, qui réagit à peine, distrait par la voix stridente de son ex-femme. Puis elle s'approcha de Nadia qui n'interrompt pas son mono-

logue ; leur accolade ne dura que quelques secondes, sans réels adieux ni mention d'une rencontre future.

Dans la voiture, Louise parla peu à son cousin. L'unique échange qu'elle avait eu ce soir avec sa mère tournait en boucle dans son esprit, nourri par le ronronnement du moteur. Quand elle avait appris que Nadia serait présente au mariage d'Antoinette, Louise s'était promis de rester froide à toutes ses piques. À l'évidence, elle n'y était pas parvenue. Elle le regrettait, mais se dit qu'elle n'y était pour rien : une fois de plus, sa mère s'était donnée en spectacle. Pourquoi ne l'avait-elle pas entraînée à l'écart afin de bavarder en toute tranquillité ? Elle avait préféré inventer des souvenirs censés transmettre des messages flous, incompréhensibles et douloureux. « Je prédis que Louise deviendra une artiste et quittera... » Quels mots Nadia avait-elle employés ? « ... sa mentalité de gestionnaire. »

Lyon apparut devant les yeux de Louise, le Rhône et la Saône sombres comme des serpents, les grands ponts illuminés dans la nuit. Tandis que la voiture s'engageait dans la ville, elle décida qu'à l'avenir, si elle revoyait sa mère, elle se montrerait bien plus adulte.